

RIAD  
MASARWI

# LES IMPUISSANTS

*Traduit de l'arabe par Firas Azzam el Nabulsi*

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ  
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions  
THÉÂTRALES

La collection RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 2001, Riad Masarwi, pour la langue originale.

Édition originale : Éditions Al Hakim, Nazareth.

© 2011, éditions Théâtrales,

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84260-433-2 • ISSN : 1760-2947

Photos de couverture : © Charlotte Cornic (haut), Christopher Lowden (bas).

Cet ouvrage a reçu le soutien de l'ambassade d'Israël.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

**Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Les Impuissants*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'agence Althéa ([althéa@editionstheatrales.fr](mailto:althéa@editionstheatrales.fr)).**

*Un bar vétuste, de petites tables carrées çà et là.*

*Une grande fenêtre qui donne sur la rue. On voit au loin une petite église.*

*Côté gauche, un bar en bois usé, une grande tireuse à bière et, à l'arrière, des étagères garnies de bouteilles.*

*Devant ces étagères, on voit le patron. Il a des moustaches épaisses et porte une casquette en cuir râpée. Il a la soixantaine et est turc – on l'appellera donc LE TURC.*

*Une femme, la trentaine, est assise à une table au centre. Elle est très belle, de ces beautés tragiques – on l'appellera LA BELLE.*

*À une table isolée, un homme de trente-cinq ans. Gros, les cheveux touffus, il porte une barbe – on l'appellera LE BARBU.*

*À une autre table, un bel homme, la vingtaine finissante – on l'appellera BEAU GOSSE.*

*Au bar se tient un homme dans la quarantaine. Grand, robuste, la barbe de quelques jours, il porte un costume et sa cravate est relâchée – on l'appellera LE SUICIDAIRE.*

*Le bar est modestement décoré pour Noël. On entend une chanson turque mélancolique et, de temps à autre, le bruit d'un verre qu'on pose. Ayant observé les autres personnages d'un air moqueur, le Suicidaire avale son verre et se met à danser au rythme de la chanson. Le Turc lui remplit son verre.*

*Observations :*

*La scène se déroule à Berlin.*

*Tous les personnages masculins sont d'ex-communistes.*

LE SUICIDAIRE.— Ô honnêtes gens, il y a plus d'honneur à subir une défaite qu'à vendre sa conscience ! C'est ce que disait le conteur. Quant à mon maître, qui avait la voix rauque, il affirmait que selon son propre maître, qui, lui, était mi-barbu, mi-chauve, chaque fois que nous faisons un pas en avant, nous en faisons deux en arrière. Quant à moi, je dis...

*Il se tait, s'approche de la Belle, s'assoit à ses côtés.*

Tu es belle, tu sais ! Ta beauté m'attire. Plus encore, cette tristesse qui la sublime ! La tristesse attise le désir, elle le nourrit, elle rend vaine toute velléité de résistance...

*Il se lève.*

Voilà ce que je dis, moi.

*Silence. Il se précipite vers le bar, prend son verre, le vide d'un trait puis tape le bar avec. Le Turc qui l'observe, le lui remplit d'un geste routinier.*

*(au Turc) Que j'envie ton silence. Eux aussi. Hé ! dites donc, vous, pourquoi vous ne parlez pas ? Vous n'avez pas envie d'exprimer les pensées qui vous trottent dans la tête ? Les idées qui agitent vos consciences ? Les autres le fixent puis détournent le regard mécaniquement.*

Il est temps de faire connaissance, vous ne trouvez pas ? Ça fait un mois que je viens dans ce bar minable tous les soirs. Et soir après soir, je me bourre jusqu'à abrutir la plus petite cellule de ma carcasse pourrie... Et vous êtes là, à descendre l'alcool comme de la flotte, sans piper mot. Sans même respirer. Qu'est-ce que vous cherchez à prouver, au juste ?

*Silence.*

Pas prouver, non. Pourquoi prouver ? Il n'y a de preuve que dans l'imagination. Dans le cœur parfois... dans l'instinct... Et puis toute preuve nécessite une preuve contraire. Ah, philosophie, philosophie, philosophie ! *(à la Belle)* Question : que reste-t-il aux détraqués de notre espèce ? L'alcool... ! Le sexe ? La crasse ? Le passé de merde ?

*Silence.*

Par tous les diables, pourquoi ce silence? Allez, dites quelque chose! (à la Belle) De grâce, remue tes lèvres et fais remuer mes entrailles! J'ai tellement envie de me raconter, mais j'ai besoin que quelqu'un me le demande. Demandez-le-moi, vous, statues de marbre! (*La Belle esquisse un léger sourire.*) Ah, tu veux peut-être me dire quelque chose, la Belle? *Le sourire de la Belle s'éteint. Le Suicidaire va vers le Barbu et lui crie au visage.*

Parle, toi! Un mois entier que tu n'as pas prononcé un traître mot, pédé...

*Il le gifle, le Barbu se lève furibond. Le Suicidaire rit.*

C'est ça... Réagis bordel... Ah, j'ai réussi à égratigner ta fierté! Donc tu n'es pas pédé.

(à Beau Gosse) Toi non plus, je suppose. Mais il faut me le prouver par la parole! Parlez, nom de Dieu!

(à la Belle) Et toi alors, tu ne serais pas gouine sur les bords? Moi, je ne suis ni homo, ni hétéro, et pour tout vous dire, je ne sais plus ce que je suis car j'ai perdu ma virilité... Je suis devenu impuissant. Voilà.

*Silence. Le Turc change de musique. On entend de l'oud en solo.*

(au Turc) Il paraît que tu es un vieux coco, toi. Je me suis renseigné. On m'a dit que tu as choisi d'ouvrir ce bar minable en accord avec tes convictions idéologiques. Logique, pour montrer qu'on est l'ennemi de la bourgeoisie, on ouvre un bar de merde.

LE TURC.— Pourquoi tu ne fermes pas ta gueule comme eux, là?

LE SUICIDAIRE.— Ou comme toi, là. Mais d'abord pourquoi fermer sa gueule, hein?

LE TURC.— Parce qu'on a assez gueulé, j'imagine, et que ça n'a servi à rien.

LE SUICIDAIRE.— Donc gueuler, ça ne sert à rien et pour parler, il faut désormais fermer sa gueule! Philosophie, philosophie! La philosophie nous a bousillés.

BEAU GOSSE.— (*quittant son silence avec peine*) On s'est bousillés nous-mêmes.

LA BELLE.— Tais-toi!

*Le Barbu se lève, essaie de dire quelque chose, il ouvre la bouche, se tient la tête, se contorsionne et finit par tomber à terre. Beau Gosse se lève pour lui porter secours mais la Belle le retient.*

Laisse. Qu'il craque.

LE SUICIDAIRE.— Enfin! Les statues de marbre sortent de leur torpeur. Qu'est-ce qui se passe? Fin du sortilège?

*Il va pour aider le Barbu à se relever.*

LA BELLE.— Laisse-le et occupe-toi de tes oignons!

LE SUICIDAIRE.— Ah, je comprends, on joue à la maîtresse d'école.

LA BELLE.— À chacun son lot de misère. Inutile d'en rajouter.

LE SUICIDAIRE.— Continue! C'est bien dit.

*(silence ; à Beau Gosse)* Alors, on t'a fait des misères! Qui donc? Une femme qui s'est payé ta tête! Un idéologue qui t'a gavé d'idéal révolutionnaire?

*(à la Belle)* Qu'est-ce que tu en penses, toi? Tu n'es pas curieuse de savoir pourquoi je traîne comme un mort-vivant dans mon enfer d'exil? Ah, Berlin! Refuge des malheureux, planque des révolutionnaires détraqués, repaire des camarades de la première ou de la dernière heure!

*(au Turc)* Fais quelque chose, toi, vieux camarade. Aide-moi à rompre le silence de ces statues.

LA BELLE.— Tu es ignoble, et visiblement malade et sadique. Fous-nous la paix ou casse-toi et va te soûler ailleurs.

*Le Suicidaire ne lui prête pas attention. Le Turc change de CD : on entend une chanson d'amour en langue turque.*

LE SUICIDAIRE.— Ah, non! De grâce, pas ça! Tu n'aurais pas de la musique arabe? Une chanson qui fasse pleurer de nostalgie. Une chanson qui nous ramène au temps du féodalisme, loin des idéologies.

LE TURC.— Si tu veux. Pour moi c'est kif-kif, musique arabe ou turque, de toute façon ça geint pareil.

*Il met une chanson de Mohamed Abdel Wahab : La Nuit d'Adieu, que tout le monde se met à fredonner. Reprenant vie, le Barbu et Beau Gosse se lèvent et se dirigent vers le bar. Le Turc leur sert à boire.*

LE SUICIDAIRE.— Voilà! Bon retour dans le monde des humains...! Mon père adorait cette chanson, La Nuit d'Adieu. Quand sa deuxième femme – ma mère – l'a plaqué, il n'arrêtait pas de la chanter, nuit après nuit, des nuits durant, si bien qu'il a crevé de chagrin.

*Silence.*

Dis donc, Beau Gosse... Pourquoi tu aimes cette chanson, toi? Quelle perte elle te fait pleurer?